

Le silence et son au-delà

L'homme qui veut prendre d'assaut une forteresse ne peut le faire par des paroles, mais il doit y consacrer toutes ses forces. Ainsi devons-nous accomplir notre tâche de silence.

Jakob Frank, *Les sentences du Seigneur*

On écrit beaucoup, de ce temps, et l'on parle encore davantage. D'autant plus, il semble, que l'on prétend moins à être entendu. C'est qu'à cela les motifs manquent. Il y en a, pourtant. Il faut bien qu'il y en ait. Mais on devine qu'ils sont, dans leur nombre, peu avouables. Quant à ceux qui le sont, ils finissent toujours par céder au besoin de s'afficher, et alors ils font rire. Seule fait exception à cette règle la Métaphysique Critique au sens large, au sens où nous, comme tant d'autres, nous *soumettons* à elle, au seul sens finalement qui convienne à l'énormité de son objet. Il se mêle même la plus grande sévérité à son exigence d'être entendue; un certain ton impérieux est de mise quand il s'agit de jeter bas un ordre qui repose sur la souffrance des hommes, et la perpétue. C'est dans la stricte mesure où elles contribuent à définir, dans des conditions renouvelées, les modalités et les possibilités d'une critique pratique *efficace*, que les fractions conscientes du Parti Imaginaire peuvent exercer le droit le plus insolent à l'attention des hommes. Le capitalisme produit les *conditions* de son dépassement, non son dépassement lui-même. Celui-ci dépend plutôt de l'activité de quelques-uns qui, ayant habitué leur regard à discerner, sous les leurres grossiers de la domination, la géographie véritable de l'époque, concentrent leurs forces, le moment venu, sur le point le plus vulnérable de l'ensemble. Nous n'apprécions, chez les êtres que nous rencontrons, rien tant que cette froide résolution à ruiner ce monde.

*

Quand le crétinisme dominant se met à faire preuve d'un peu de dialectique, et vante effrontément la formidable plasticité de ce capitalisme qui a su prendre pour base de sa dernière modernisation la défaite même de sa contestation, quand il en vient à parler à ce sujet, dans sa furie de réconciliation, de «ruse

de la Raison», nous devinons sans peine l'objet réel de son émerveillement, et c'est plutôt que, dans le même temps, sa contestation ait été quotidiennement incapable de prendre appui sur l'avalanche ininterrompue des échecs de cette modernisation. Au cours des vingt dernières années, la reconduction mécanique de méthodes inopérantes et de fins mal éclaircies dans les campagnes d'agitation sociale successives a partout eu raison de l'«activité critico-pratique». Elle a même fini par en faire, dans bien des cas, une variante simplement avant-gardiste du travail social. On a même condescendu à gratifier d'un nom ce secteur spécial de la production générale où l'on est si chichement rémunéré: les «nouveaux mouvements sociaux». Plus qu'une référence au spongieux Touraine, nous voyons dans cette expression une ironie singulièrement cruelle, quand il s'agit de désigner quelque chose où tout est si ancien, et dont le qualificatif de «mouvement» ne tient qu'à ce que son agitation ne se sait ni sens ni direction. A quel point la monstrueuse subsumption marchande est parvenue à éteindre toute négativité dans la critique sociale, cela ne pouvait être humainement conçu avant que Toni Negri ne décrive avec un enthousiasme non feint le militant du futur comme un «entrepreneur biopolitique inflationniste». Nulle part dans le camp des ennemis de la domination, on a pris la mesure des réformes auxquelles engageait l'ampleur de ses métamorphoses. Que le tyran tire sa puissance non plus de sa faculté à faire taire, mais de son aptitude à faire parler, qu'il ait déplacé son centre de gravité de la maîtrise du monde lui-même à la mainmise sur le mode de dévoilement de celui-ci, voilà qui réclame quelques révisions tactiques, voilà ce qui a peu à peu dépossédé les forces d'opposition du sens de leur action. Qu'ils daignent se placer dans notre optique, tous ceux qui ont cru pouvoir changer le monde sans aller jusqu'à l'interpréter, tous ceux qui n'ont pas voulu voir qu'ils opéraient dans des conditions radi-

calement nouvelles, et ils verront qu'au bout du compte ils n'ont fait que servir celui qu'ils pensaient défier. Les quelques groupuscules d'hystériques qui travaillent à entretenir l'espèce de guérilla sociale de basse intensité qui bourdonne obstinément autour des «sans-papiers» ou de la lutte «anti-FN», montrent assez comment la négation du Spectacle retournée en spectacle de la négation peut former le support d'un processus collectif de *catarsis* sans lequel le présent état de choses ne pourrait se survivre. En déchaînant *en* et *contre* elle, sa Terreur de la dénomination, la domination a même fait de sa pseudo-contestation le fer de lance de son perfectionnement *idéal*. A tel point qu'il n'y a plus vraiment de différence entre ces deux partis qui, au fond, veulent le même monde, à ceci près que l'un a les moyens de ce dont l'autre n'a que le rêve. Il n'y a pas, dans cette affaire, matière à moraliser, mais seulement des leçons à tirer, dont la première est peut-être que le Spectacle ne reconnaît comme opposition réel-

lement existante que celle qui *accepte de parler*, c'est-à-dire de parler *son langage* et par là de souscrire à l'aliénation du Commun. Dans toute discussion, c'est celui qui *écoute* qui impose ses termes, non celui qui *devise*. C'est ainsi que l'hostilité véritable, l'hostilité métaphysique, qui ne se laisse commander ni la langue, ni l'heure où elle doit s'exprimer, et qui préfère encore le

silence à toute parole, a été rejetée dans la pénombre de ce qui, n'apparaissant pas, n'est pas. Par cette offensive en forme de retraite, le capitalisme d'organisation a mis en déroute l'ensemble des forces de la critique effective, qu'il a noyée dans le reste de son bruyant babil et acclimatée dans le langage de la flatterie, non sans l'avoir au préalable privée de tout point d'application réel. Tout ce qui en elle prolongeait en quelque façon le mouvement ouvrier classique ne pouvait que succomber à ces conditions inédites où ce n'est plus le faux qui borne le vrai, mais l'insignifiant. Bien vite, il n'a plus subsisté en fait de contestation pratique que le psittacisme unanimiste du «Tous ensemble !», d'un côté, et de l'autre, l'autisme mutique d'une action directe coupée de toute vie substantielle. Une fois le second parti liquidé – peut-être le participe passé «exterminé» conviendrait-il mieux dans cer-

tains cas, celui de l'Italie par exemple, dont la sauvagerie en l'espèce a quelque chose d'exemplaire –, le premier s'abandonna à sa pente naturelle: la répétition pour masquer l'aphasie et l'aphasie pour masquer la répétition. En se dégradant en un pitoyable praticisme du ressentiment, la pratique s'est aussi consciencieusement discréditée que la théorie en se réfugiant dans le théoricisme et la littérature. Par suite, rien n'a pu s'opposer au processus de restauration qui, depuis le milieu des années 70, a balayé tout ce qui se savait hostile à la société marchande. Avec le temps, le Spectacle est parvenu à circonscrire le possible par ce qui est dicible dans des termes qu'il revient à sa seule autorité, désormais, de définir. En dépit d'une formidable accumulation primitive de frustration, de souffrance et d'angoisse dans la population, au cours de tout ce temps, la critique n'est *jamais* parvenue à se *manifester*. Elle est restée *sans voix* devant l'avancée du désastre. Elle a même dû laisser l'adversaire se jouer avec

impudence de ses *propres* défaillances. C'est ainsi que le Spectacle a pu faire de l'effritement progressif des Etats-Nations et du discrédit universel des systèmes de représentation politique, la farce que l'on sait, et qui chaque jour ajoute un épisode à son interminable infamie. Il a obtenu de *tous* qu'on le laisse exercer en paix sa violence symbolique, et de *cha-*



Malicieuse réclame pour le TGV italien (Ferrovie dello Stato)

cun qu'il la subisse comme quelque chose d'à la fois naturel et chimérique. Il y a bien, de temps à autres, quelques éruptions locales qui viennent troubler ce mimodrame fatigué, mais l'assise de la domination est si sûre qu'elle peut se permettre de regarder d'un mauvais oeil l'indélicatesse de ceux qui, en le contraignant à une trop visible répression, l'obligent à rappeler ce que chacun sait: que c'est sur un état d'exception permanent que repose l'état de droit, et qu'elle n'est même, à l'heure qu'il est, plus que cela. Dans ce contexte de guerre sociale muette, où, «comme dans toute période de transition, on voit surgir cette racaille qui existe dans toute société et qui, non seulement n'a aucun but mais est même dépourvue de toute trace d'idée et s'efforce uniquement d'exprimer l'inquiétude et l'impatience» (Dostoïevski, *Les Possédés*), toutes les «lutttes sociales» ont été déri-

soires. Pour ceux qui les ont vécues de l'intérieur, il n'en est pas une qui, depuis les désordres de 1986 jusqu'au «mouvement des chômeurs», n'ait été vidée de toute substance et de tout contact avec le réel par un activisme para-trotskyiste de sous-préfecture qui, de façon récurrente, «se laisse entraîner dans le courant auquel il pense ou prétend s'opposer: l'instrumentalisme bourgeois, qui fétichise les moyens, parce que sa propre pratique ne supporte pas de réfléchir sur les fins» (Adorno, *Modèles critiques*). Et pourtant, dans la ruine totale des institutions comme de leur contestation, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d'intact: l'hostilité *existentielle* à la domination.

Par-delà ces carnages, suicides et dérèglements divers, tous ces *actes étranges* qui nous donnent tant d'encourageantes nouvelles sur l'état de décomposition de la civilisation marchande, et conséquemment sur la sourde avancée du Parti Imaginaire, nous accordons la plus haute importance aux formes de manifestation de la négativité qui inventent la nouvelle *grammaire en acte* de la contestation. Parmi celles-ci, il en est une qui, dans les derniers mois, nous a particulièrement *émus*: celle des «antagonistes de Turin». Les événements que nous rapportons ici s'étaient sur une semaine, durant laquelle Turin s'est trouvée plongée dans une terreur d'une nature toute différente de la terreur calculée et rentable, de la Terreur grise qui sévit à l'accoutumée dans les métropoles de la séparation.

Tout commence le vendredi 27 mars 1998, jour à l'aube duquel Edoardo Massari, anarchiste de 34 ans, se pend dans la cellule de la prison de Turin, où il avait été dûment incarcéré le 5 mars avec sa fiancée et un camarade. On les présumait coupables – c'est la moindre des choses, tout de même, quand on a affaire à des anarchistes – de plusieurs attentats contre le chantier du TGV italien – tous actes d'écoterrorisme qui avaient le tort d'agacer sérieusement un certain nombre de lobbies industriels et mafieux dont les intérêts étaient impliqués dans ce projet grandiose dont la nécessité n'aura échappé à personne –. Ce «suicide» aurait dû aller prendre sagement sa place dans la longue liste des meurtres d'Etat, dont on préfère laisser l'établissement aux soins scrupuleux des historiens du siècle prochain, mais pour laquelle on sait d'ores et déjà que l'Italie peut s'enorgueillir d'un honorable palmarès. Malheureusement, le dénommé Massari appartenait à la petite communauté des «centres sociaux» turinois, dont la réaction n'avait pas été paramétrée dans les modèles de simulation de la domination. C'est ainsi que, le lendemain, les consommateurs-citoyens eurent tout lieu de se plaindre de ce défilé *silencieux et hostile* de plusieurs centaines d'anarchistes-au-couteau-entre-les-dents et autres autonomes-à-la-barre-de-fer qui venaient contrarier les beaux ébats bigarrés d'un de ces riants samedis après-midi de consommation en fête, s'obstinant pesamment à parcourir le centre-ville sous leur unique banderole «Assassini», et à monter sur le toit des autobus pour lire un communiqué qui semblait bien insinuer

que tous les Bloom rassemblés là étaient complices de cet assassinat, promettant même que «par leur faute, dans une heure (de là), la vie de cette ville de mort ne serait plus la même». Outre leurs invectives pleines d'animosité à l'adresse des passants innocents et terrorisés, ils allèrent jusqu'à corriger un cameraman de la *Rai*, un photographe et un chroniqueur de la *Repubblica*, s'en prenant même à leurs *instruments de travail*, qu'ils rendirent méthodiquement à leur état primitif de composants électroniques. Non contents d'avoir ainsi rappelé à une Italie enfin pacifiée les heures les plus noires des années de plomb et de la guérilla urbaine, que chacun avait fait de son mieux pour oublier, ils *lynchèrent* cette fois, le jeudi 2 avril, à Erosso, peu avant d'aller écouter le sermon tendancieux de l'évêque d'Ivrea qui comparait Massari au Bon Larron, le journaliste qui l'avait dénoncé. Ce jour-là, ils passèrent vraiment les bornes du raisonnable, molestant *indifféremment* les chroniqueurs des journaux de droite comme d'extrême-gauche et tous les représentants des médias, sans distinction de parti, mettant même en pièces la voiture de l'un d'eux. Mais le clou, ce fut certainement cette manifestation du samedi 4 avril, où sept mille de ces «antagonistes» sans scrupule venus d'on ne sait où défilèrent dans le même silence mauvais que la première fois, mais dans une tension extrême cette fois-ci, détruisant calmement et sans un mot vitrines, voitures et caméras, maculant les murs d'inepties telles que «Mac Donald's, on te brûlera», attaquant au pavé le Palais de Justice et semant la frayeur parmi les honnêtes citadins. Le sociologue Marco Revelli peut bien prétendre que «la ville doit *communiquer* avec eux, les considérer comme une *ressource* et non comme des ennemis» (*La Repubblica*, 30 mars), comment voulez-vous parler avec des gens qui se taisent, ont recours à la violence, au terrorisme et «détestent cette société mais ne se proposent même pas de la changer», ainsi que l'a fait remarquer avec justesse le ministre Piero Fassino. C'est à peu près de cette façon que, dans leur masse, les médias et les Bloom ont réagi à ces nouveaux témoignages du «désarroi de la jeunesse». Le député Furio Colombo résume assez fidèlement l'ignoble stupeur où ont été précipitées les bonnes gens: «C'est ma ville, et j'ai bien vu ce qui s'y est passé. Et pourtant je ne peux l'expliquer. Un cortège d'étrangers, de jeunes que l'on n'avait jamais vus, avec qui personne n'avait jamais parlé, parcourait les rues de la ville, et l'on percevait nettement un danger... Le cortège était muet, et pourtant il portait les signes physiques d'une menace inexplicable: [...] des mots dont les passants ne saisissaient pas toujours le sens, mais qu'ils sentaient hostiles. Celui qui les a vus de près vous dira que ce sont des «jeunes», mais pas «notre jeunesse». Ils se sont installés ici mais ils ne viennent pas de chez nous. L'impression est qu'ils viennent de loin. De quelle distance? La distance ici ne se mesure pas en kilomètres. C'est une distance intérieure, quelque chose qui ne s'appréhende qu'avec l'esprit... Dans ma ville propre, impeccable, peinte de frais, terrorisée, un cortège d'envahisseurs inconnus...» (*Repubblica*, 2 avril).

La valeur morale des hommes n'est sans doute pas étrangère à la façon dont ils réagissent à l'annonce de semblables faits. Celui qui ne pourra réprimer sa rancœur d'esclave n'est pas le même que celui qui adressera un imperceptible signe d'intelligence. Pour notre part, ce fut une de ces joies qui naissent à la profondeur particulière où ce qui vous est raconté n'est pas seulement entendu, mais compris *de l'intérieur*, comme si cela qui s'est passé s'était passé en vous. Nous autres, métaphysiciens-critiques, prétendons fonder sur cette psychopathologie-là une méthode d'analyse qui, en radicalisant le sens de certaines manifestations et *en les soustrayant à l'élément temporel*, met à nu la vérité de l'époque. Ce n'est qu'au terme d'un tel élargissement de la vision que l'on peut certifier que cette semaine-là, un voile de Maïa a pâli dans le monde du Spectacle, ou qu'avec ces «antagonistes», c'est le temps des *révoltes sans phrase* qui s'avance, le temps des révoltes illogiques qu'il faudra bien, à leur tour, massacrer. L'ennemi s'est fait *voir*, il s'est manifesté et a été reconnu pour tel. Cette société *sait* désormais qu'elle porte dans ses flancs des hommes qui, bien que faisant *quelque chose*, ne font rien qui participe d'elle, qui mettent plutôt *collectivement* en cause son droit à l'existence. Là, le Spectacle a dû brutalement constater

l'échec de sa campagne de pacification. Il a été arraché à sa neutralité de façade par ceux-là mêmes qu'il pensait avoir définitivement ensevelis sous une débauche de conditionnements, et pour qui il avait même apprêté une prison si pleine de privilèges que les hommes ont fini par rêver d'y être à jamais confinés: la «jeunesse». Il a découvert, sous la carte familière des villes qu'il avait distribuées selon ses plans, et où il avait même pu ménager «centres sociaux autogérés» et autres «zones libérées» pour «individualités rebelles», un chaos de ruines solidaires lardé d'innombrables enclaves, où l'on ne se contente pas de vivre, où l'on *conspire* aussi contre lui. Il croyait qu'il suffisait d'occulter la négativité pour l'étouffer, quand cela la mettait justement à l'abri du contrôle mimétique des comportements, déterminant les zones d'ombre comme les derniers espaces où peuvent s'épanouir des formes libres d'existence. Mais le caractère le plus inquiétant de ce nouveau peuple de l'abîme, puisque c'est ainsi qu'il le dépeint, c'est que la critique qu'il opère est d'abord l'*affirmation* d'un *ethos* étranger au Spectacle, c'est-à-dire d'un rapport hérétique à l'expérience vécue. Il semble bien qu'il y ait, dans ce territoire qu'il croyait quadrillé, des replis où les relations ne sont pas médiatisées par lui, qu'en d'autres termes le mono-

Poste de garde devant la gare centrale, pendant la seconde république des conseils de Munich (avril 1919).



«Le soviétique est le lieu du silence» (Brice Parain).

pole de la production du sens ne lui est pas seulement contesté, mais même *localement et temporairement* retiré. Et l'on conçoit qu'ils soient un danger sans mesure pour le Spectacle ceux qui parviennent à *lier* – ce qui ne survient que rarement dans ces «zones autonomes» – une théorie critique de la société marchande à l'expérimentation effective d'une socialité libre, car ils sont la réalisation partielle *hic et nunc* d'une utopie *concrète et offensive*. Il arrive que des individus se dégagent du corset des codes et comportements réifiés prescrits par la tyrannie de la servitude; la domination parle alors de génie, de folie ou, ce qui revient au même, de déviance criminelle, mais qu'un tel phénomène se présente sous les traits d'une communauté, et celle-ci se découvre brutalement sans recours, c'est-à-dire qu'elle se résout à livrer la bataille selon les non-règles de l'hostilité absolue, où l'ennemi est toujours le non-humain. Ce procédé sera ici plus douloureux qu'ailleurs, car ce sont ses propres enfants qu'elle va devoir mettre au ban de l'humanité, au motif qu'ils ne se sont pas laissés *vendre* au marché. Ainsi donc, en Italie, là où les conditions y étaient les moins propices, le Parti Imaginaire s'est *manifesté* en tant que tel. C'est un événement qui n'est pas tout à fait dénué d'importance, car avec lui, ce sont toutes les formes traditionnelles de la contestation qui prennent quelque chose de provincial et de poli.

Ceux qui se félicitent simplement de ce qu'un tel état de guerre leur redonne foi en la possibilité d'épopées nouvelles ne vont pas au-delà d'un degré de compréhension superficiel de ce qui s'est passé là. Car les «antagonistes» de Turin ont fait bien plus que des dégâts, des lynchés et des apeurés: ils ont frayé le chemin vers le *passage de la ligne*, vers la sortie du nihilisme. En même temps, ils ont forgé les armes qui mènent au-delà. On reconnaît le passage de la ligne à ce que des manifestations auxquelles *on* s'était accoutumé se voient d'un coup affectées de facteurs inédits. Ainsi, le silence des antagonistes n'est plus l'aphasie traditionnelle des contestataires gauchistes, ni celle du Bloom, mais quelque chose de qualitativement nouveau. Au reste, la tension remarquable et muette qu'ils ont suscitée tout au long de leurs défilés doit être essentiellement comprise comme l'affrontement de deux types de silences radicalement étrangers l'un à l'autre. D'un côté, il y a le silence naturel, négatif et pour tout dire animal de la foule solitaire des Bloom qui n'expriment jamais rien qui leur soit propre, ou que le Spectacle n'ait pu dire, le silence de la masse inorganique des consommateurs agenouillés à qui il n'est pas demandé de parler, mais de répondre quand *on* leur parle, le silence du troupeau de ceux qui croyaient pouvoir paisiblement régresser jusqu'à n'être à nouveau que des représentants de la plus intelligente des espèces animales, puisqu'il n'y avait plus d'*hommes* pour témoigner de leur déchéance. De l'autre, le silence stratégique, plein et positif des «antagonistes», déployé comme dispositif tactique pour manifester l'existence de la négativité, pour faire irruption dans la visibilité sans se laisser figer dans la pétrifiante positivité spectaculaire. — Peut-être nous faut-il préciser ici qu'il y avait pour eux une *nécessité vitale* d'apparaître: celle de rompre l'encerclement auquel la domination les avait soumis, et qui les menaçait du même sort que Massari et ceux que Nanni Balestrini appelle *les invisibles*: l'élimination physique discrète, dans l'indifférence unanime, de ceux dont la Publicité n'a jamais reconnu l'existence. — Mais nous avons peut-être l'air de dire que les «antagonistes» auraient, après mûre délibération d'un état-major omniscient, *choisi* le silence. Or rien n'est plus faux: ils y étaient acculés par les modalités objectives de la domination. Et c'est précisément parce que ces modalités se sont généralisées à l'ensemble des sociétés industrialisées que la façon dont le silence a changé de caractère entre leurs mains et s'est transformé en instrument offensif mérite notre attention. En effet, dans des conditions où le mode de dévoilement de toute réalité, la Publicité et



l'essence linguistique de l'homme se trouvent radicalement aliénés dans une sphère autonome qui détient le monopole de la production du sens, le Spectacle, il n'est rien que le simple fait d'être explicité n'expose à être métabolisé par lui, pourvu que cela serve ses fins. Les «antagonistes» ont les premiers, et il importe peu qu'ils en aient eu ou non une conscience nette, tiré les conséquences *pratiques* de cette situation. En refusant d'avoir recours à aucun des codes, à aucune des significations admises, gérées et contrôlées par l'occupant, et *en manifestant ce refus*, ils ont établi *dans les faits* que là où règne le Spectacle, le silence est la forme d'apparition *nécessaire* de la contestation véritable, du Parti Imaginaire. Ils ont porté à l'existence ce que les esprits lucides, tel le Jünger du *Passage de la ligne*, avaient déjà observé: «les tyrans d'aujourd'hui, écrit-il, ne craignent plus les discoureurs. Peut-

être l'ont-ils fait au bon vieux temps de l'Etat absolu. Le silence est bien plus terrible — le silence des millions d'hommes, et aussi le silence des morts, qui s'approfondit de jour en jour, et que les

tambours n'arrivent pas à couvrir, jusqu'à l'heure où il suscite le jugement. A mesure que le nihilisme devient normal, les symboles du vide répandent plus de terreur que ceux du pouvoir». Le silence, cependant, d'expédient, ne devient machine de guerre qu'en devenant silence *conscient*. Toute son efficacité est suspendue à la condition qu'il se connaisse comme *dispositif métaphysique-critique* de sabotage dirigé contre le triomphe de la positivité et la conjuration pour l'oubli de l'Être. «Pour pouvoir se taire, le Dasein doit avoir quelque chose à dire, il doit disposer d'une véritable et riche ouvertude sur lui-même. Alors éclate le silence-gardé et il cloue le bec au on-dit», notait la vieille ordure en son jargon.

Le silence d'une rage infinie possède une puissance d'effroi encore inentamée et dont nous aurions tort, dans les années à venir, de ne pas songer à donner quelques beaux exemples. En l'espèce, cette puissance a si bien frappé le Spectacle, que le philosophe-pour-Jeunes-Filles Umberto Galimberti s'est aussitôt mis en devoir d'épiloguer sur «Le silence des squatters», déplorant grandement l'«effondrement de la communication» — comme si la communication avait jamais véritablement existé dans le cadre du monde moderne, comme si ce silence ne dérangeait pas précisément pour cette unique raison qu'il a pris acte du néant de

celle-ci –, vaticinant sur la misère de l'époque et l'indigence de «la politique» – comme si la politique avait jamais été, comme instance séparée, autre chose qu'une misère –. Il y eut aussi des sociologues et des élus pour appeler de façon suicidaire au «dialogue» avec ces «nouveaux barbares». C'est que ces charognes ont pressenti, avec l'instinct sûr de celui qui sait qu'il a tout à perdre dans la fin de l'aliénation, que par leur silence les «antagonistes» avaient fait retour sur quelque chose qui est, en de bonnes mains, apte à faire voler en éclats une organisation sociale vermoulue: l'indicible. Car en *manifestant leur silence*, ils ont porté à la Publicité non pas quelque chose, mais la pure puissance de parler, un dire émancipé du dit et plus originaire que lui, c'est-à-dire l'indicible lui-même: le fait que le langage soit. En faisant entendre et voir le néant, ils sont parvenus à *porter la visibilité à la visibilité en tant que visibilité* ou, dans les termes d'Heidegger, à «amener la parole à la parole en tant que parole». Ils ont imposé à la dictature de la présence, qui prétend que ce qui est tu n'est pas, de constater que cela est *la réalité même*, en tant qu'elle est véritablement vécue. Par là, ils ont contraint la visibilité à *prendre place dans ses limites*, et ils ont ruiné l'illusion de sa neutralité. Le Spectacle a dû se reconnaître une extériorité, peut-être une transcendance; on l'a surpris à cet aveu fatal «il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se montre» (Wittgenstein). Du même coup, il est devenu *visiblement* ce qu'il était essentiellement: un *parti* dans le déroulement de la guerre sociale. En lui imposant le silence, en faisant taire à coups de poing son intarissable babillage, les «antagonistes» l'ont rendu problématique, *or cela est sa perte*. Du moment où l'aliénation du Commun s'est trouvée projetée comme telle jusqu'au centre de celui-ci, ses jours sont comptés. – La presse peut bien pousser des cris d'orfraie quand on lui abîme quelques-uns de ses sbires et en appeler au sacrosaint principe de la liberté d'expression, nul ne l'écoute, car il ne fait plus de doute pour personne que cette liberté ne soit depuis longtemps devenue celle du tyran, et cette expression celle de sa bassesse. –

Mais la parabole de Turin est porteuse d'autres bonnes nouvelles, comme celle de l'échec de la domination là même où elle avait concentré toutes ses forces: dans le maintien en suspens de *toutes* les grandes questions. C'est une éventualité dont elle devait avoir une intuition confuse, sans quoi elle n'aurait pas pris, dans les dernières décennies, le visage ingénu et diabolique d'un

amoncellement toujours plus frénétique de distractions et de marchandises culturelles. En fait, il apparaît que la neutralisation des contradictions sociales n'a d'autre effet que de les faire peu à peu passer à un plan supérieur où elles se radicalisent en fureurs métaphysiques. Mais alors il ne subsiste plus de grandes questions: ceux qui ont trouvé la réponse au problème de la vie se reconnaissent à ceci que, pour eux, le problème a disparu. Cela est la promesse de violences sans mesure dont ces «antagonistes» forment la proue, eux à qui revient la gloire terrible d'avoir ramené l'indicible au cœur du politique. Entre les deux partis dont ils ont provoqué, *par leur simple présence*, la cristallisation immédiate, entre le Parti Imaginaire et le Spectacle, il n'y a *rien* qui puisse se résoudre en mots, *rien* qui puisse faire l'objet d'une quelconque discussion, il n'y a qu'une *hostilité existentielle et totale*. Sous tous rapports, l'existence de l'un est la négation absolue de l'existence de l'autre. Ce sont deux camps entre lesquels il n'y a pas une différence d'opinion, mais de *substance*, ce qui s'est passé à Turin en a fait une évidence *sensible*. L'un est l'amas anomique des monades qui «n'ont pas de fenêtres par lesquelles quoi que ce soit pourrait entrer ou sortir» (Leibniz), le néant par accumulation de l'humanité, du sens et de la métaphysique, le désert du nihilisme et de l'indifférence pure pour lequel «l'idée de mort a perdu toute présence et toute force plastique» (Benjamin, *Le Narrateur*). L'autre, la *communauté* en deuil, la communauté *du* deuil pour laquelle l'acte de mourir est «l'acte le plus public de la vie individuelle, et un acte fort exemplaire» – les animaux sont ceux qui ne savent pas accompagner les leurs vers la mort –, qui conçoit la perte d'un seul être comme la perte *d'un monde* et où chacun prend «sur soi la mort d'autrui comme la seule mort qui (le) concerne [...], qui (le) met hors de (soi) et est la seule séparation qui puisse l'ouvrir, dans son impossibilité, à l'Ouvert d'une communauté» (Blanchot, *La communauté inavouable*). L'un demeure en deçà du nihilisme, l'autre se tient déjà au-delà. Entre les deux, il y a *la ligne*. Et cette ligne est l'indicible qui impose le silence. *La revendication maximale ne se laisse pas formuler*.

Les années passent, et nous voyons le Spectacle s'encombrer d'une quantité croissante de manifestations curieuses et brutales auxquelles il n'arrive pas à ordonner de sens, ni à trouver de nom qui satisfasse son esprit de classification. Cela est un signe sûr que ce monde est peu à peu en train de passer la ligne.

LES MOYENS DE COMMUNICATION DE VOUS FAIRE PARLER

«Le téléphone mobile permet peut-être de retrouver la parole perdue dans une société de plus en plus déshumanisée. [...] La parole libre, à tout moment et en tout lieu, est devenue possible grâce à une technique qui arrive précisément au moment où la société ressent un besoin d'expression que cette technique vient satisfaire.» (Le Monde, dimanche 25-lundi 26 octobre 1998)

Il en est bien d'autres. Ainsi, les derniers envoûtements de la marchandise échouent de plus en plus à se maintenir au-delà de quelques semaines, et il faut en trouver de nouveaux, dont la naissance est déjà entourée de scepticisme. Nul ne parvient plus à croire aux mensonges des autres ni aux siens propres, même si cela demeure le secret le mieux tenu en même temps que le plus partagé. Des jouissances sans âge se dépouillent de leur attrait millénaire, et ce qui faisait il y a peu l'objet d'une convoitise universelle n'inspire plus maintenant qu'un mépris fatigué. Pour retrouver une poussière des plaisirs passés, il faut désormais déchaîner des forces et des effets qu'il n'était jusque là venu à l'idée de personne de mettre en oeuvre pour de si pauvres desseins. Sa fatalité propre entraîne la consommation vers des formes toujours plus extrêmes, que rien ne distingue plus du crime que le nom qu'on lui donne. Dans le même temps, un paysage de catastrophes s'installe inexorablement au milieu duquel la participation aux dernières métamorphoses du nihilisme a fini par perdre tout son charme. Partout s'effrite le sentiment de la sécurité ancienne. Les Bloom vivent dans un état de terreur dont rien ne peut donner la mesure, hormis peut-être l'entassement monstrueux des métropoles, où l'asphyxie, la pollution et la promiscuité envenimée semblent seules pouvoir leur procurer le sentiment d'un abri. Lorsque nous le prenons séparément, nous voyons que le tremblement du Bloom a atteint ce point où il s'altère en un état général de perclusion et d'incrédulité, qui l'exclut à jamais du *contact* du monde. Lors même qu'il n'est plus rien, dans les zones qui demeurent sous l'empire du nihilisme, qui ne soit animé par un secret désir d'autodestruction, nous voyons apparaître, de loin en loin, détachement après détachement, l'armée de ceux qui ont franchi la ligne, qui ont appliqué le nihilisme au nihilisme lui-même. De leur état antérieur, ils ont conservé le sentiment de vivre comme s'ils étaient déjà morts; mais de cet état d'indifférence à l'égard du fait brut de vivre, ils tirent la formule de la plus grande souveraineté, d'une liberté qui ne sait plus trembler devant *rien*, car ils savent que leur vie n'est que le sens qu'ils parviennent *collectivement* à lui donner. La domination ne redoute rien tant que ces créatures purement métaphysiques, que ces maquisards du Parti Imaginaire: «aujourd'hui comme de tout temps, ceux qui ne craignent pas la mort sont infiniment supérieurs aux plus grands des pouvoirs temporels. De là vient qu'il faut sans cesse répandre la crainte.» (Jünger, *Passage de la ligne*). Dans les yeux vitreux du Spectacle, cette renaissance, ce nouvel afflux d'être se présente comme une rechute dans la barbarie, et il est bien vrai que l'on a affaire à un retour des forces élémentaires. Il est également vrai que, dans le cadre de l'aliénation cybernétique universelle, son mode d'expression propre est la brutalité la plus inintelligible. Mais cette violence se distingue de toutes les autres manifestations criminelles, par ceci qu'elle est dans son essence une *violence morale*. Et c'est précisément dans la mesure où elle est morale qu'elle est aussi *muette et apaisée*. «La vérité et la justice exigent le calme, mais n'appartiennent qu'aux violents» (Bataille, *La littérature et le mal*) – il n'a pas

manqué d'un vieux routard de l'abjection pour s'étonner, lui qui avait été témoin, dans les années 70, de tant de violences politiques, de s'être fait passer à tabac par les «antagonistes», lui qui travaillait pour la bonne cause, pour le *Manifesto*; et en conclure d'un trait à une banale «violence apolitique». Il est vrai que certaines vies ne prédisposent guère à comprendre ce que cela peut signifier, *une violence hyperpolitique* –. Qu'il soit à nouveau possible de désigner avec certitude les *salauds*, et leurs complices, dit assez combien le nihilisme s'éloigne derrière nous. Quand, parmi des hommes qui ne daignent écouter personne hormis l'évêque d'Ivrea, réapparaît la loi du Lynch, alors nous savons que le *sérieux de l'histoire* fête son retour dans le sang. Il est passé le temps où un Sorel pouvait observer que «la férocité ancienne a été remplacée par la ruse», même s'il y a encore «beaucoup de sociologues pour estimer que c'était là un progrès sérieux». Cela se remarque à la déformation qu'a subie dans les dernières décennies le concept même de «violence», qui désigne à présent d'une façon générique tout ce qui tire le Bloom de sa passivité, à commencer par l'histoire elle-même. En thèse générale, à mesure que l'arbitraire de la domination se verra plus menacé par l'arbitraire de la liberté, celle-ci devra qualifier de «violence» tout ce qui s'oppose pratiquement à elle et qu'elle se prépare à broyer, et ce tout en se disant elle-même ouverte au «dialogue», entre trois cars de CRS. Et c'est précisément parce qu'il n'y a de dialogue qu'entre égaux que la liquidation *complète* de l'univers du discours clos, de l'infrastructure spectaculaire et de tous les relais de la Publicité aliénée constitue ce préalable absolu qui peut seul restaurer la possibilité de la discussion véritable. En deçà, tout n'est que bavardage. Aussi, contrairement à ce qu'a pu écrire un certain Jacques Luzi dans le numéro 11 de la revue *Agone*, c'est bien lorsque les hommes se seront libérés de l'emprise des choses qu'ils pourront vraiment communiquer, et non simplement en communiquant qu'ils se libéreront de cette emprise.

Nous touchons là, sous un angle certes partiel, à une vérité énorme et dont nous ne comptons pas qu'elle soit reconnue pour raisonnable avant de brutalement devenir réelle: *nous ne pouvons dépasser le nihilisme sans le réaliser, ni le réaliser sans le dépasser*. Le passage de la ligne ne signifie rien d'autre que *la destruction générale des choses en tant que telles*, soit, en d'autres termes, l'anéantissement du néant. En effet, au moment où la socialisation de la société atteint son point de complétion, chaque existant s'efface devant ce qu'il *représente* dans la totalité où il vient prendre place; matériellement, tout son être a été absorbé par ce à quoi il participe. Il n'est alors rien qui ne doive être détruit, ni personne qui puisse obtenir l'assurance d'être épargné, pour autant qu'il fait partie d'un ordre réel, d'un Commun, qui n'a été conçu que pour nous séparer. Le moment de la destruction générale des *choses* a reçu, dans la tradition sabbatienne, le nom de *Tiqqun*. Dans cet instant, chaque chose est réparée et soustraite au long enchaînement de souffrances qui l'a menée dans ce monde. «Toutes les subsistances, toutes les

besognes qui m'ont permis d'y parvenir sont tout à coup détruites, elles se vident infiniment comme un fleuve dans l'océan de cet instant infime» (Bataille, *Théorie de la religion*). Mais les «parfaits silencieux» qui portent en eux la ruine universelle savent aussi les chemins qui mènent au-delà. Jakob Frank, l'hérétique absolu, s'acquittait de cette vérité à sa façon abrupte: «Partout où Adam a marché, une ville a été bâtie, mais partout où j'ai mis le pied *tout* sera détruit. Je ne suis venu en ce monde que pour détruire et anéantir, mais ce que je bâtis durera éternellement». Un autre hérétique estimait de même, un siècle plus tard, que «quoique l'on veuille entreprendre, il faut commencer par tout détruire». Que le *Tiqqun* soit porteur de vie ou de mort dépend des illusions dont chacun aura su se défaire: «c'est dans la mesure où la conscience claire l'emportera que les objets effectivement détruits ne détruiront pas les hommes eux-mêmes» (Bataille). Il est certain que ceux qui n'auront su se déprendre de leurs réifications, ceux qui persisteront à placer leur être dans les choses sont voués au même anéantissement qu'elles. Quiconque n'a jamais vécu une de ces heures de négativité joyeuse ou mélancolique ne peut deviner comme l'infini est proche de la destruction. Ce dont nous parlons n'a rien d'une rêverie, de pareils événements ont émaillé l'histoire, mais le monde n'étant pas encore unifié en une totalité substantielle, ils sont demeurés des *curiosités locales*. Le ridicule Ortega y Gasset rapporte ainsi, dans *La révolte des masses*, la survenue d'une telle *catastrophe* à Tijar, village voisin d'Almería, lorsque Charles III fut proclamé roi, le 13

septembre 1759. «La proclamation se fit sur la Grand-Place. Sitôt après, on manda d'apporter à boire à toute cette grande affluence, qui consumma 77 arrobes de vin et 4 outres d'eau-de-vie, dont les perniciosieuses vapeurs échauffèrent de si belle manière les esprits que la foule se dirigea vers le Grenier Municipal avec des vivats répétés, y pénétra, jeta par les fenêtres tout le blé qui s'y trouvait et les 900 réaux du Trésor. De là, ils passèrent à la Régie, et commandèrent de jeter le tabac et l'argent de la Recette. Ils firent de même dans les boutiques, ordonnant pour mieux corser la fête, de répandre tous les comestibles et les liquides qui s'y trouvaient. L'état ecclésiastique y concourut vivement; puis, à grands cris, on incita les femmes afin qu'elles jetassent avec plus de générosité tout ce qu'elles avaient chez elles, ce qu'elles firent avec le plus complet désintéressement puisqu'il n'y resta rien: pain, blé, farine, orge, assiettes, chaudrons, mortiers et chaises. Ces réjouissances se prolongèrent jusqu'à la complète destruction de ladite ville». L'imbécile conclut, l'ironie amère: «Admirable Tijar, l'avenir est à toi!».

Il faut travailler à faire advenir *cet* avenir, et viser la *réalisation planétaire de Tijar*. Nous serions fâchés qu'une de ces grand-messes universelles dont le Spectacle est si friand, celle de l'an 2000, par exemple, ne tournât pas un jour ou l'autre au désastre. Tant d'hommes rassemblés par les rues ne peuvent qu'annoncer la prise de nouvelles Bastilles. Il ne doit pas rester pierre sur pierre de ce monde ennemi.

